

## SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX ET SAINT SILOUANE DE L'ATHOS : DEUX SAINTS POUR NOTRE TEMPS

Avec humilité et tremblement nous nous approchons des saints. Ils ont passé par la fournaise de l'amour de Dieu, ils nous introduisent dans un monde tout autre, traversé de souffrance certes, mais aussi d'une paix et d'une lumière qui viennent d'ailleurs. Sommes-nous fondés à mettre côte à côte sainte Thérèse et saint Silouane, deux saints aussi éloignés dans l'espace, dans leur éducation, leur culture, leur formation monastique ? Ils ont beaucoup de points communs, même si leurs itinéraires furent différents. Dans l'univers de la sainteté les murs de séparation entre les Églises ne montent pas jusqu'au ciel, et même ils sont abolis. Au seuil de l'ère moderne tous deux ont une stature de sainteté dont le monde a besoin, en Orient comme en Occident.

En Russie, sainte Thérèse jouit d'une notoriété indiscutable. Traduite en russe en 1955, son Autobiographie a commencé à se répandre dans le pays par les canaux du « Samizdat ». Le père Vladimir Zielinsky, qui réside actuellement en Italie, l'a lue juste avant de recevoir le baptême à l'âge adulte en 1970, et il écrit : « Après saint François d'Assise, elle [Thérèse] est — qui sait pourquoi ? — la sainte la plus connue en Russie » (*La Croix*, 18-10-1997). Quand on les interroge, bien des prêtres russes disent avoir été bouleversés par la lecture d'*Histoire d'une âme*. Sa photo trônait sur le bureau du père Alexandre Men, qui fut assassiné en 1990. En 1999 il y eut la tournée de ses reliques jusqu'au fond de la Sibérie, au Kazakhstan, et même dans les anciens goulags de la région de Magadan. Sur son passage, des foules se pressaient pour les vénérer. Daniel-Ange écrit à ce propos que « la sainteté se joue des frontières confessionnelles, son [de Thérèse] humour et son intrépidité y sont pour quelque chose ». Si Thérèse et Silouane avaient pu se rencontrer, ils se seraient compris sur-le-champ, ils auraient trouvé un langage commun car au-delà de leurs traditions respectives ils appartiennent à la même famille spirituelle, celle des lutteurs de l'Esprit.

### **Expérience de l'athéisme**

Il s'agit, dans le cas de Thérèse, d'un athéisme de la dérision lorsqu'un certain Leo Taxil, anticlérical notoire, monte une supercherie en prétendant qu'une certaine Miss Vaughan, parfaitement inexistante, se serait convertie à la foi chrétienne et solliciterait la prière des catholiques pour affermir son engagement. En dévoilant la supercherie lors d'une conférence de presse, Taxil est hué par les journalistes, et Thérèse se sent blessée par cette manœuvre impie. Une note dans ses *Œuvres* indique que ce Taxil ignorait avoir « projeté la photo de la plus grande sainte des temps modernes, qui a sûrement prié pour lui jusqu'à sa mort. Le mystificateur mystifié ! ».

Lors d'une visite au monastère des Grottes à Kiev, dans les années 1970, sous Brejnev, l'auteur de ces lignes avait demandé à un moine par quelle voie il avait pu accéder à la vie monastique. On nous faisait lire les ouvrages d'un certain Leo Taxil, avait-il répondu, pour nous affermir dans l'athéisme. Cela m'a donné l'envie de connaître cette religion qu'il pourfendait avec tant de hargne, j'ai appris à l'aimer et à me donner entièrement à Dieu. Et il ajoutait, avec un fin sourire : mes parents sont membres du parti communiste, je n'ai pas encore pu leur annoncer la nouvelle. Comme quoi toute mise à l'index d'ouvrages pernicieux peut provoquer l'attrait du fruit défendu. Pour Dostoïevski le problème de Dieu ne cessera de tourmenter l'humanité tant qu'il ne sera pas réglé paisiblement dans le cœur de l'homme. Et Sartre avançait que l'athée est tellement préoccupé par l'absence de Dieu, qu'il ne cesse d'y penser...

Issu d'une famille de paysans, Silouane connaît les durs travaux des champs, les danses au son de l'accordéon les jours de fête, les promenades avec les jolies filles, il boit et, doué d'une force peu commune, il manque tuer un de ses compagnons. Son expérience de l'athéisme il la fait à quatre ans, le jour où un marchand ambulant tente de prouver à son père que Jésus n'est pas une personne divine, et que Dieu n'existe pas. Mais le garçon pensa : « quand je serai grand, j'irai chercher Dieu par toute la terre ». Son père avait une foi solide — comme celui de Thérèse —, il aimait beaucoup son fils et lui dit : « Je croyais que c'était un homme intelligent, mais je vois que c'est un imbécile ». Néanmoins le doute s'était installé dans l'âme de l'enfant qui parviendra, plus tard, à le surmonter.

### **L'esprit d'enfance**

Un esprit d'enfance, une fraîcheur juvénile, avivent chez tous les deux leur amour pour les hommes, ce sentiment propre aux saints d'être remplis de joie devant tout être humain. « Un seul regard de Jésus fait de nous une étoile resplendissante dans le ciel », écrit Thérèse, et Silouane de son côté dit que « la beauté du Seigneur saisit toute âme de joie et d'amour ». Ne parlent ainsi que des êtres capables de s'émerveiller, de se laisser remplir de la « sobre ivresse » de l'amour divin. L'énorme correspondance de la carmélite lui permettait d'épancher le flot tumultueux de ses sentiments et de ses pensées. L'amour, elle le puise dans les profondeurs du cœur divin. Elle imagine le Seigneur allant mendier l'amour des hommes à qui il a lui-même tout donné en montant volontairement sur la croix. Dieu a soif d'amour. A deux reprises Jésus demande à boire : une fois sur la croix, et une autre fois devant la Samaritaine : son « donne-moi à boire » est à la mesure de la soif de son amour. Thérèse va jusqu'à l'appeler « le divin Mendiant d'amour » (LT 172) en retrouvant les termes mêmes déjà utilisés au XIV<sup>e</sup> siècle par saint Nicolas (Cabasilas) qui voyait le Seigneur-mendiant frappant à la porte du cœur, prêt à entrer et à partager le repas avec celui qui lui ouvrirait.

Cette capacité d'émerveillement devant tout être humain ressurgit devant la beauté de la création. La théologie cosmique trouve son point de départ chez saint Paul, pour qui la nature souffre elle aussi d'avoir été entraînée dans la corruption avec la chute de l'homme. Notre Seigneur aimait poser son regard divin sur les paysages, il évoque en termes de louange les somptueux lys des champs, les blés qui blanchissent à la moisson, les oiseaux blottis sous l'aile protectrice du Père. Pour Thérèse, « de même que le soleil éclaire en même temps les cèdres et chaque petite fleur comme si elle était seule sur terre, de même Notre Seigneur s'occupe aussi particulièrement de chaque âme » (Ms A 3r). Pour Silouane « l'âme aime la beauté de la terre, le ciel et le soleil, les beaux jardins... Tout ce qui est de la terre l'enchanté. Mais une fois qu'elle a connu Notre Seigneur Jésus-Christ, elle ne désire plus voir ce qui est terrestre » (p. 257). Devant leur regard émerveillé, à tous deux la nature déploie ses splendeurs, mais elle n'est qu'un tremplin vers des splendeurs plus hautes, incomparables, qu'ils trouvent dans le rayonnement de beauté de leur Seigneur qui a captivé leur âme.

### **Les saints et la théologie**

A vingt-quatre ans, on n'a pas fait d'études de théologie poussées. Pourtant, en étant élevée au rang de docteur de l'Église, Thérèse est propulsée au rang d'un saint Augustin. Tendre jeune fille encore, elle fait preuve d'une étonnante maturité spirituelle, celle même évoquée par la demande du Christ de laisser venir à lui les enfants, car dans leur pureté et leur innocence ils communient directement avec le Père.

La tradition des Pères du désert a toujours soutenu que des hommes, bien que dépourvus de bagage théologique, peuvent acquérir une connaissance profonde des mystères divins. Le vrai théologien connaît Dieu par la voie de l'ascèse et de la prière au même titre que par son intelligence, et l'ascète connaît Dieu par son intelligence autant que par son combat spirituel. Evagre le Pontique, au IV<sup>e</sup> siècle, disait : « Si tu es théologien, tu prieras vraiment, et si tu pries vraiment, tu es théologien ». La théologie, donc, ne doit jamais être dissociée de la prière. Dans l'Église orthodoxe la plupart des offices liturgiques sont une manière de chanter la théologie, de développer à travers le chant, parfois sous une belle forme poétique, les grands dogmes de la foi.

Dans la Bible le centre de la personne, le centre d'intégration de ses composantes, c'est le cœur. L'homme occidental situe ce centre au niveau du cerveau, qui est le siège de l'intelligence. Le sémite apprend à penser non seulement avec le cerveau, mais avec le cœur, avec toutes les énergies humaines, l'affectivité, les sentiments, les souvenirs, tout ce qui tisse la trame de la vie humaine. Le Christ nous dit que c'est du cœur que jaillissent les mauvaises pensées. Silouane écrit que l'« on ne peut connaître Dieu que par le Saint-Esprit, et celui qui dans son orgueil prétendrait connaître le Créateur par sa propre intelligence, celui-là est aveugle et insensé » (p. 63). Dans cette ligne de pensée, Pascal s'écrie : « Dieu sensible au cœur ». Il n'y a ici nul rejet de l'intelligence, mais une synergie, une collaboration de l'homme avec Dieu, une ouverture de son esprit et de son être tout entier à la révélation que Dieu lui fait, à la parole qu'il manifeste en lui. Les saints sont difficiles à comprendre parce qu'ils ne parlent pas uniquement avec leur intelligence mais avec leur cœur dans le sens biblique du terme. On sent, par exemple, chez Thérèse une étonnante vitalité juvénile, une capacité d'absorber le monde de l'esprit et surtout d'en parler, de pouvoir coucher par écrit tout le mode de relation qu'elle entretient avec Dieu. Comme l'ascète, le théologien — et tout chrétien est par son baptême « théologien », une mère qui apprend à son enfant à faire le signe de croix fait de la théologie — suit la même voie de purification, d'illumination et d'union à Dieu où se situe le but de la vie chrétienne.

Donc, nos deux saints ne sont pas des théologiens dans le sens académique du terme. Le mot « théologie » ne figure d'ailleurs pas dans les Écritures. Aucun apôtre n'a passé d'examens dans une école de théologie, et pourtant ils sont « les colonnes de l'Église ». Un texte chanté aux vêpres de la Pentecôte dit que « l'Esprit Saint a fait de simples pêcheurs du lac des théologiens ». Alors une question : nos séminaires sont-ils des hauts-lieux de sainteté ?

### **L'expérience de l'enfer**

Thérèse et Silouane sont des êtres d'innocence, l'amour est toute leur vie, et en même temps on sent chez eux une certaine fragilité que l'on retrouve chez les plus grands saints. Saint Paul se plaint d'avoir une écharde dans la chair, et il a entendu le Seigneur lui dire : « Ma grâce te suffit ; car ma force s'accomplit dans la faiblesse ». A cause de cette fragilité, le choc des tentations n'en sera que plus fort, y compris les tentations charnelles. Silouane les a éprouvées dans ses promenades avec les filles du village, et Thérèse avoue les avoir ressenties tout en ayant toujours été préservée du péché.

Le choc de l'épreuve de la foi sera brutal durant les dix-huit derniers mois de la vie de la jeune Thérèse. Assaillie de doutes affreux, plongée dans une nuit profonde, elle est consciente que le temps lui est compté. Un sentiment d'abandon l'envahit, il lui semble glisser vers le néant. Toutefois, elle mène avec courage un combat contre les adversaires, elle apprend à « aimer jusqu'au bout » comme Jésus a Gethsémani et sur la croix. En juillet 1897, l'année de sa mort,

elle a la force de faire un héroïque acte de foi : « Mon Dieu, avec le secours de votre grâce je suis prête à verser tout mon sang pour affirmer ma foi » (Prière 19, p. 974).

A l'enfer elle oppose « la petite voie » de la confiance simple et amoureuse. L'esprit d'enfance évangélique, au cœur du devenir humain, la quête d'une innocence perdue dans le sentiment de l'enfance retrouvée, guérissent les blessures du vain orgueil de l'homme qui se croit maître du monde. Elle reste discrète sur ses souffrances : « Le martyr le plus douloureux, le plus amoureux est le nôtre puisque Jésus seul le voit » (Lettre 195 de septembre 1896). En juillet 1897 elle fait l'expérience décisive du feu : « Je commençais mon Chemin de Croix, et voilà que tout à coup, j'ai été prise d'un si violent amour pour le bon Dieu que je ne puis expliquer cela qu'en disant que c'était comme si on m'avait plongée tout entière dans le feu. Oh ! quel feu et quelle douceur en même temps ! [on rencontre chez Silouane cette même alliance du feu et de la douceur] Je brûlais d'amour et je sentais qu'une minute, une seconde de plus, je n'aurais pu supporter cette ardeur sans mourir » (Carnet Jaune, 7 juillet, p. 1027).

Durant les six premiers mois qui suivirent son entrée au monastère, Silouane se voit gratifié de grâces extraordinaires. Un jour, étant en contemplation devant l'icône du Christ, il a la vision du Seigneur vivant et la grâce du Saint-Esprit emplit son âme et son corps. Il est alors saisi par le désir de souffrir pour le Christ. Mais cet état d'exaltation lui donne un sentiment de supériorité sur les autres moines et, rempli alors d'un sentiment d'orgueil, il devient une cible de choix pour les attaques des démons. Il lui faudra quinze années de lutte acharnée pour se libérer de la passion d'orgueil dont sont particulièrement victimes les novices. Un apophtegme le signale fort à propos : si tu vois un moine qui s'envole vers le ciel, retiens-le sur terre par un pan de sa robe.

Au bout des six premiers mois de sa vie monastique, Silouane plonge brusquement dans un abîme de désespoir, il se sent abandonné de Dieu, les flammes de l'enfer grondent autour de lui. Un soir, étant abîmé en prière devant ses icônes, il voit se profiler des faces grimaçantes, des figures démoniaques. Se prosterner devant les icônes, il ne peut plus le faire, ce serait faire allégeance à l'empire des démons. Que faire ? Les yeux pleins de larmes il implore le secours divin, lorsque ces paroles se font entendre : « Tiens ton esprit en enfer, et ne désespère pas ». Ne désespère pas signifie : nous sommes sauvés par le don gratuit de l'amour divin. A partir de cette nuit mémorable son âme trouva la paix.

Le mot enfer peut revêtir plusieurs sens. Il y a l'enfer objectif, le Sheol de la Bible, ou l'Hadès de la mythologie grecque, où sont simplement entreposées les âmes des morts ; il y a également la géhenne, ce lieu de tourments et de flammes qui a hanté l'imaginaire des hommes du Moyen Age. Parallèlement il existe un enfer subjectif, personnel, dont tout homme peut faire l'expérience en fonction des conditions tragiques de son existence. La difficile compatibilité des souffrances éternelles avec un Dieu d'amour reste une question lancinante à laquelle il n'est point de réponse définitive. Dieu maintient les hommes dans la liberté de leur choix. Qu'est-ce qui fera souffrir les damnés, se demande saint Isaac le Syrien ? C'est l'amour, c'est de comparaître au tribunal de Celui qui est amour. La souffrance que met dans le cœur le péché contre l'amour est plus déchirante que tout autre tourment. Il est absurde de croire que les pécheurs en enfer seront privés de l'amour de Dieu, car Dieu lui-même est descendu en enfer. L'amour agit de deux manières : il tourmente les pécheurs, même ceux qui dans l'éternité se définissent comme incurablement hostiles à Dieu ; d'autre part cet amour divin sera une éternelle source de joie pour ceux qui se seront montrés dignes de l'amour. L'enfer signifie donc que tous les hommes seront immergés dans l'amour de Dieu, qui se révélera source de joie pour les uns, et source de tourments pour les autres.

Le Christ descend aux enfers pour y prêcher l'amour et faire briller la lumière de la résurrection, et en remontant il arrache Adam et Eve, c'est-à-dire l'humanité entière, des griffes du séjour des morts. Après la traversée de l'enfer, la conversion devient possible par la puissance de l'Esprit : « C'est par le Saint-Esprit que je connus que Jésus-Christ est Dieu » écrit Silouane. L'expérience de l'enfer ouvre au staretz la voie de l'humilité ; lorsqu'il laisse les pensées d'orgueil sortir du feu, l'orgueil reprend force, mais « le Seigneur m'a appris à tenir mon esprit en enfer et à ne pas désespérer, et c'est ainsi que mon âme apprend l'humilité ».

Avec un cœur brisé, Thérèse et Silouane font donc l'expérience de la miséricorde de Dieu. L'enfer est pour eux un passage, non une destination, contrairement aux tenants d'une lignée qui part de saint Augustin, passe par le calvinisme, le jansénisme, touche également partiellement l'Église d'Orient, tous vouant aux flammes éternelles les pécheurs endurcis. La vocation de l'homme n'est pas de demeurer en enfer, mais il n'y a pas d'autre moyen d'éviter ce passage si nous voulons atteindre notre destination finale : le Royaume de Dieu.

### **La communion des pécheurs ou l'Adam total**

Se sentant plongés dans le feu de l'enfer, Thérèse et Silouane entrent en communion avec les pécheurs, et c'est pour les en délivrer qu'ils chantent l'Amour et souffrent à leur place. « Nous qui sommes plusieurs nous formons un seul corps en Christ » (Rm 12,5) : pour saint Paul ce corps est la pierre angulaire de la communion des hommes, dans la Mort et la Résurrection du Christ l'humanité se constitue en un corps unique. Silouane le nomme l'Adam total. Toute personne incorporée au Christ fait partie intégrante de son corps et se trouve du même coup unie à toute l'humanité, cet Adam total que le Christ porte en lui pour le sauver. « J'exhorte à faire des prières pour *tous* les hommes », écrit saint Paul (I Tim 2,2) en invitant les chrétiens à sortir de leur esprit de clocher pour s'ouvrir au grand large de l'humanité.

La plus forte similitude entre Thérèse et Silouane réside dans cette étonnante proximité spirituelle qui les découvre solidaires des pécheurs. Ils vivaient avec angoisse et douleur la détresse et le péché du monde. Thérèse éprouvait un sentiment fraternel à l'égard des pécheurs, des criminels endurcis, tel ce Pranzini, auteur du meurtre de deux femmes et d'une petite fille, elle appelait cela « s'asseoir à la table des pécheurs » et partager avec eux le pain de la douleur. Le péché fait partie de l'itinéraire spirituel.

A l'instar de Silouane, Thérèse se dresse contre une spiritualité légaliste et triomphaliste. Elle ignore avec superbe les termes de rigueurs de la Justice divine, de colère de Dieu, et préfère s'offrir à l'Amour miséricordieux. Mieux aimer Dieu à la place de ceux qui ne veulent pas l'aimer, car à la loi de crainte a succédé la loi d'Amour. « L'Amour m'a choisie pour holocauste, dit-elle... pour que l'Amour soit pleinement satisfait, il faut qu'il s'abaisse, qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en FEU ce néant » (Ms B, p. 226-227).

De son côté, Silouane nomme bienheureuse l'âme qui aime son frère, « car notre frère est notre propre vie ». Il éprouve fortement la responsabilité de tout homme pour le mal universel — Dostoïevski disait que nous sommes « responsables pour tous et pour tout — et il prie en pleurant pour tous les hommes : « Quand l'âme est remplie par l'amour divin, dans sa *joie infinie* elle s'afflige et prie avec des larmes pour le monde entier, afin que tous les hommes puissent connaître leur Seigneur et leur Père céleste. Elle ne connaît pas de repos... tant que tous ne sont pas dans la joie de l'amour du Seigneur » (p. 302). Quel étonnant mélange d'afflictions et de joie, de larmes et d'allégresse ! Ici rien de morose, c'est la « douloureuse joie » des mystiques, conscients de ce que la souffrance en Dieu ne peut déboucher que sur la certitude d'être unis à

Lui. Sans cesse Silouane revient sur l'amour des ennemis. Il ne suffit pas de pardonner, dit-il, mais l'homme ne peut pas aimer par lui-même : « Seigneur, tu as donné le commandement d'aimer les ennemis, mais cela nous est difficile à nous pécheurs, si ta grâce n'est pas avec nous » (p. 260). Seul le Christ, à travers nous, peut pardonner à nos ennemis.

La vision de l'humanité pécheresse redressée par l'amour sacrificiel du Christ se cristallise sur le personnage d'Adam. Dans l'Église orthodoxe Adam n'est pas considéré avec mépris, comme coupable de tous les maux dont souffre l'humanité. Adam et Eve ne sont pas rejetés en tant que pécheurs, ils sont des pécheurs pardonnés, comme l'indique l'icône de la Résurrection où Adam et Eve sont extraits du tombeau pour être conduits vers la vie éternelle. Un texte des vêpres du samedi de « l'expulsion d'Adam » qui marque l'entrée dans le carême, montre Adam malheureux, assis en face du Paradis, qui se lamente d'avoir transgressé la volonté de Dieu, et de se trouver ainsi privé de toutes les joies, de tous les délices du Paradis. Or, la voix du Sauveur se fait entendre : « Je ne veux pas que se perde ma créature, je veux qu'elle soit sauvée, je ne rejeterai pas dehors celui qui vient à moi ».

Silouane écrit un remarquable poème sur le thème des « Lamentations d'Adam ». Les sanglots du premier homme remplissent le désert, son âme est tourmentée par cette pensée : « J'ai offensé le Dieu que j'aime ». Il verse d'abondantes larmes, animaux et oiseaux se taisent de douleur. En finale il réintègre le Paradis car le Seigneur, par son amour sur la croix lui ouvre un autre Paradis meilleur que le premier, où respandit la lumière de la Sainte Trinité. En définitive, Adam est à l'image de chacun d'entre nous, celle du pécheur racheté.

Pour conclure, sainte Thérèse et saint Silouane sont deux saints très proches, appartenant à la même famille spirituelle. Au seuil de l'époque moderne, ces deux saints ont été témoins de la transformation du christianisme quand il se défait de son légalisme et de son triomphalisme pour se laisser emporter par le souffle de l'Esprit. Ils ont été « prêtres du monde », c'est-à-dire, ils ont fait offrande à Dieu de l'humanité entière.

Leur exploit de sainteté laissera des traces profondes dans l'esprit de nombreux chrétiens, et contribuera, n'en doutons pas, au rapprochement entre les Églises. Après avoir lu une thèse sur sainte Thérèse, Karl Barth s'écrie : « Si le catholicisme c'est bien cela, moi aussi je suis catholique ». Dans une étude sur « le starets Silouane et la Russie de son temps », Fairy von Libienfeld rapproche nos deux saints de Sören Kierkegaard, le théologien et philosophe danois du XIXe siècle, surnommé le « prophète du Nord ». Il est le porte-parole de la voix de la conscience qui oscille entre le doute dévastateur et l'affirmation d'une foi qui se confie à Dieu, entre le désespoir et la capacité à être saisi par la lumière de l'Esprit. Ces plongées en enfer, ces instants paradisiaques conquis de haute lutte, rassemblent ces trois grands chrétiens, ils balisent leur chemin, éclairent leur combat pour la foi, ou la foi comme combat. Ils ont passé par l'enfer, certes, mais comme dit Olivier Clément, « l'enfer, puisque le Christ ne cesse d'y descendre, ne débouche pas sur le néant, mais sur l'espérance ».

Michel Evdokimov

(Intervention au Colloque sur Sainte Thérèse de Lisieux, tenu à l'Ecole cathédrale de Paris, le 2 février 2007)